

servants de l'asile la conduisit à l'omnibus de l'Odéon qui allait la transporter au boulevard de Clichy.

Arrivée place Clichy, où elle descendit de voiture, Georgette n'eut que quelques pas à faire pour être devant la maison où Paul Lebrun avait son atelier.

Elle eut quelques instants d'hésitation, puis ce fut avec des battements de cœur et toute tremblante qu'elle franchit le seuil de la porte et entra dans la loge où elle voyait la concierge.

—M. Paul Lebrun ? demanda-t-elle.

—Il n'est pas dans son atelier, répondit Mme Michel.

Puis aussitôt, examinant Georgette :

—Ah ! mon Dieu ! fit-elle, mais je vous reconnais.

—Je ne crois pas, madame.

—Si, si, je ne me trompe pas, vous êtes bien Mlle Georgette de Monthéry.

—C'est vrai, madame, dit la jeune fille étonnée, je suis Georgette, mais comment...

—J'ai assez regardé et admiré votre portrait dans l'atelier de M. Paul pour n'avoir pas hésité à vous reconnaître, interrompit la concierge ; mais venez donc, mademoiselle Georgette, venez donc vous asseoir là, sur cette chaise, près du feu.

Comme je viens de vous le dire, M. Paul n'est pas chez lui, mais sûrement il va revenir et vous allez l'attendre ici. Par exemple, si je ne recevais pas bien mademoiselle Georgette, qu'est-ce qu'il dirait ? Ah ! ben, ah ! ben, je ne sais pas comme il m'arrangerait.

Imaginez-vous que ce matin M. Paul a déjeuné dans son atelier ; son père, faut croire, avait dû s'absenter de chez lui. C'est moi qui ai préparé le déjeuner de M. Paul, comme c'est également moi qui fais tous les jours son atelier. Voilà comment j'ai pu voir souvent votre portrait, que M. Paul tient caché et ne montre à personne.

Il faut vous dire que M. Paul est un bon jeune homme et pas fier du tout ; assez souvent il cause un brin avec moi et c'est comme ça, en causant un jour, qu'il me dit qu'il avait dessiné le beau portrait à Monthéry, que la belle jeune fille s'appelait Georgette et qu'il l'aimait beaucoup, beaucoup.

Mais je bavardé comme une... portière que je suis et j'oublie ce que je voulais vous dire...

Donc, mademoiselle Georgette, M. Paul achevait à peine de déjeuner, lorsque son père est arrivé en voiture. Tout guilleret, il saute sur le trottoir, m'envoie un sourire et un salut de la tête en passant devant la loge et monte à l'atelier. Au bout de dix minutes, un quart d'heure, il redescend très vite suivi de son fils ; ils passent devant la loge sans me rien dire, se jettent dans la voiture qui attendait, et les voilà partis.

Je n'ai rien compris à cela ; mais il faut, bien sûr, qu'un accident quelconque, un malheur peut-être, soit arrivé. Le père Lebrun avait l'air d'un détérré et M. Paul était comme fou.

—Mon Dieu ! fit la jeune fille effrayée.

—Oh ! faut pas vous inquiéter, mademoiselle Georgette ; quand M. Paul va revenir, nous saurons ce qu'il y a et vous verrez que ce n'est rien.

Mais la jeune fille ne se sentait pas du tout rassurée. Ne devait-elle pas prendre part à tout ce qui arrivait de douloureux à celui qu'elle aimait ? La concierge ne paraissait pas très en peine, car elle souriait en regardant Georgette avec une sympathique admiration.

Elle prit le petit paquet de la jeune fille et le posa sur un meuble. Puis, d'un ton affectueux :

—Mettez vous à l'aise, mademoiselle Georgette, dit elle ; peut-être avez-vous les pieds froids, approchez-les du feu. Ah ! M. Paul va être bien heureux à son retour, en vous trouvant ici.

Mme Michel ne savait pas si bien dire.

—Bon, continua-t-elle, je ne sais pas vraiment où j'ai la tête aujourd'hui, je ne pense à rien ; est-ce que je ne devais pas vous demander tout de suite ce que vous désirez manger, car vous devez avoir faim. Ce n'est pas très loin Monthéry, mais on prend de l'appétit en voyageant. Voyons, qu'est-ce que je puis vous offrir ?

—Je vous remercie infiniment, madame, mais je n'ai besoin de rien.

—Ta, ta, ta, point de façons avec moi ; que dirait M. Paul, si je vous recevais comme une étrangère ? Vous êtes trop gentille pour vouloir que je sois grondée.

—Je vous assure, madame, que j'ai très bien déjeuné.

—Mais où cela ?

—Dans la maison où j'ai passé la nuit, car je n'arrive pas directement de Monthéry.

—Alors, c'est différent ; mais n'importe, vous allez tout de même prendre quelque chose ; si vous refusez, vous me feriez beaucoup de peine.

—Oh ! madame...

—Je vais vous laisser seule un instant, chauffez-vous bien en m'attendant.

Avec une agilité qu'on n'aurait pas attendue de son âge et de sa corpulence, elle sortit.

Elle ne tarda pas à revenir, apportant une assiette chargée de petits gâteaux et une bouteille de vin cacheté.

—Oh ! madame, fit Georgette, c'est pour moi que vous êtes allée acheter tout cela ! Je suis vraiment toute confuse.

—Laissez donc, ah ! c'est bien autre chose que je voudrais faire pour vous.

Elle couvrit la table d'une nappe bien blanche, sur laquelle elle mit une de ses plus belles assiettes et un verre. Ensuite, ayant débouché la bouteille, elle dit à la jeune fille :

—Maintenant, mademoiselle Georgette, approchez-vous de la table et

mangez ces gâteaux, que j'ai choisis chez le pâtissier de la rue Fontaine ; ils sont bons et friands, et je suis bien sûre que vous les trouverez délicieux.

En parlant, elle avait rempli le verre de vin de Bourgogne dont la couleur et surtout le bouquet accusaient l'âge respectable.

Georgette dut subir la douce volonté de la concierge, et pendant qu'elle mangeait deux ou trois gâteaux, disant que, en effet, ils étaient délicieux Mme Michel se mettait en devoir de préparer deux tasses de café.

—J'aime beaucoup le café, dit-elle gaiement, et je veux le prendre avec vous.

—Mais pourquoi ne mangez-vous pas aussi un ou deux gâteaux, buvant un verre de ce bon vin ?

—Des gâteaux comme ça, répondit en riant la concierge, c'est bien trop bon pour moi, ça me ferait tomber les dents.

Au bout d'un instant, voyant que la jeune fille ne mangeait plus :

—Comment, déjà fini ! fit-elle.

—Oui, madame, c'est assez ; je me suis même un peu forcée pour vous être agréable.

—Encore un verre de vin.

—Merci, madame, j'ai bu suffisamment.

En réalité, Georgette n'avait mangé que du bout des dents et pour faire plaisir à la concierge. Elle était inquiète et attendait Paul avec anxiété, tressaillant au moindre bruit qui annonçait l'entrée de quelqu'un dans l'allée de la maison.

Pendant, elle ne refusa point la tasse de café.

—Goûtez-moi ça, lui dit la concierge, M. Paul prétend qu'il n'en boit de meilleur nulle part.

La jeune fille le but avec plaisir ; elle avait besoin d'un excitant pour se remettre de toutes ses émotions.

Mais le temps s'écoulait, son inquiétude augmentait et elle devenait agitée, quand, tout à coup, la concierge s'écria :

—Le voilà !

—Ah ! fit la jeune fille.

Et, d'un seul mouvement, elle se dressa sur ses jambes.

En même temps la porte de la loge s'ouvrit.

Paul poussa un cri de joie auquel un autre cri, de joie également, répondit. Paul et Georgette se précipitèrent dans les bras de l'un et de l'autre.

Tous deux laissaient échapper des soupirs de bonheur.

Paul vit sur la table l'assiette aux gâteaux, la bouteille, le verre, les tasses à café. Il tendit la main à la concierge et dit simplement :

—Merci, madame Michel.

S'adressant à la jeune fille :

—Maintenant, nous allons monter chez moi.

—Où, monsieur Paul, dit la concierge, mais prenez votre clef ; j'ai fermé la porte de votre atelier après vous avoir vu partir si drôlement avec votre père.

—Et vous désirez savoir où nous allons ? Je n'ai pas à vous le cacher : ce matin mon père est allé à Monthéry pour vous voir, ma chère Georgette ; il a appris chez vos amis Delmas ce qui s'était passé à l'hôtel du Faisan Doré, et votre départ à une heure déjà tardive de la nuit ; dès le matin, M. Delmas avait couru aux informations et appris que vous aviez pris le chemin de fer pour Paris. On pensa tout naturellement que vous étiez rendue ici. Mon père se hâta de revenir ; il prit une voiture à la gare et accourut à mon atelier, espérant nous y trouver ensemble. Jugez de ma surprise, de mon effroi, de ma douleur, en apprenant que vous deviez être à Paris depuis la veille ! Qu'étiez-vous donc devenue ? Un malheur ne vous était-il pas arrivé ?

Georgette frissonna en pensant qu'elle avait failli être victime d'un misérable.

Ah ! c'eût été un malheur épouvantable, après lequel elle n'aurait plus eu qu'à se précipiter dans la Seine pour y trouver la mort.

—Mon père et moi, continua Paul, nous nous mîmes à votre recherche ; nous allâmes d'abord à la préfecture de police, où nous n'apprîmes rien, et ensuite à la gare d'Orléans, où nous acquisimes la certitude que vous étiez bien arrivée à Paris un peu avant onze heures du soir. Mais notre inquiétude était toujours grande, nos angoisses terribles. Si je ne vous avais pas trouvée ici, ma Georgette, je me serais abandonné à mon désespoir, je serais devenu fou ! Enfin, vous voilà et je suis tout à la joie, au bonheur de vous revoir.

Mais ce n'est pas cette après-midi, c'est hier soir que Mme Michel aurait dû vous recevoir ; où donc avez-vous passé la nuit ?

—Je n'avais pas d'argent pour prendre une voiture, répondit la jeune fille en rougissant, je voulus faire le chemin à pied ; il me fut mal indiqué ou je ne compris pas bien, je me perdis dans le dédale des rues.

Alors elle raconta comment, grâce à un bon gardien de la paix, elle avait été reçue et accueillie avec beaucoup de bienveillance et de bonté dans un asile de nuit.

—Ma pauvre Georgette ! dit Paul ému jusqu'aux larmes.

La concierge pleurait silencieusement.

Le jeune homme passa le bras de Georgette sous le sien et, sans lâcher la main qu'il pressait, ils montèrent les marches de l'escalier et entrèrent dans l'atelier. Ils étaient seuls, ils allaient pouvoir s'abandonner complètement aux élans de leur tendresse.

Paul fit asseoir Georgette sur le divan et lui-même s'assit à ses pieds sur un tabouret.

Tous deux éprouvaient la même ivresse et semblaient être transportés en dehors du monde réel. Lui avait dans les yeux l'éclair de la passion, mais d'une passion dégagée de toutes sensations matérielles, de toute sensualité.